

Doux-doux

Pour ma retraite printanière, j'ai choisi cette année la Baie de Somme. Saint-Valery-sur-Somme, mon lieu de villégiature. Je le sens bien, je ne sais pas pourquoi, j'ai une sensation d'avance positive et douce, fraîche, lumineuse. Je ne suis jamais venu, même petit, lors du mythique road-trip familial sur les plages du Nord et autour. Un nom si long, m'aurait marqué enfant, j'en suis quasiment sûr.

À chaque printemps je pars, pour écrire, pour sortir de ma fête solitaire une ode aux bourgeons revenus, penser avec moins de douleur à ma femme morte il y a sept ans, Pénélope. Je n'ai pas entendu parler en bien ou en mal de cet endroit. Voilà, c'est peut-être cela, qui me porte un présage apaisé, pas d'antécédent familial, rien qui ne m'accroche à cet endroit, de lien précédent, fait d'histoire et de souffrances.

La maison d'hôte *Eaux grises* est minuscule, adorable, un cottage à flanc de falaise. Je ne sais même pas comment ils ont eu l'autorisation de s'établir ici, à pic, comment ils ont même réussi à construire le bâtiment, et comment il tient dans le vent et les pluies quotidiennes.

Rogette, qui m'accueille, est un amour. Silencieuse, gentille et prévenante, son aura flotte encore un peu dans la pièce une fois partie. Ma chambre respire sa personne, des rideaux simples, un dessus-de-lit brodé sans fioritures, un buffet massif en bois sombre pour ranger mon linge, et dans un coin, cachée presque, une étagère présentant des livres de philosophie du monde entier. Spinoza, Marx, Platon, Hypatia, Simone de Beauvoir, tant d'autres, la plupart, je les connais, la plupart, je les connais sauf que je ne les ai pas lu. Par la fenêtre, le soleil me semble haut, encore bien haut perché pour l'heure avancée du jour, 19h peut-être.

Je le regarde, je pense à Pénélope qui voulait m'éloigner avant de mourir, ne voulait pas que j'attarde ma peine près d'elle, souhaitait, déjà, que je m'habitue à être loin, à aller ailleurs, ne pas me voir pleurer, la pleurer, c'était sa prière la plus fréquente, murmurée puis répétée de plus en plus fort dans sa chambre à l'hôpital, dans laquelle elle avait été rapatriée après avoir tenté de rentrer chez nous. Mais elle était épuisée, si faible continuellement, tout était épreuve, échec, aveu d'échec, d'une complexité folle.

Je regarde par la fenêtre encore. La lumière baisse, l'obscurité m'enveloppe doucement, me tombe avec une lourdeur complice sur les deux épaules, le haut du crâne, le torse, me couche là presque debout, m'attendrit de l'intérieur, me dépose sur le lit froid et douillet, m'y love malgré moi dans les couvertures, me dépose un baiser de nuit haut sur le front, humide de rosée, me tourne et me retourne sur l'oreiller, me cache de mes réactions, me prémunit des cauchemars, détend en moi, ce qui s'apparente encore à des barrières internes, de risibles et illusives défenses, contre la vie, le temps, la nature.

Je me réveille au premier matin, lourd, embourbé, la peau qui me gratte et sèche mes mains dans le même temps, une migraine qu'un litre d'eau et du café n'arriveront pas à dissoudre. J'en ai pris mon parti depuis. J'étais sujet aux migraines, avant, que Pénélope parte. Depuis, j'ai un marteau-piqueur en continu dans le crâne, qui s'agite, se trémousse sur mes synapses épuisées, mes connexions qui ne se font plus qu'avec grimaces. C'est pour cette raison aussi que je viens sur la côte au Printemps, m'éloigner un temps, puisque je le peux, du bruit de la ville, de la rumeur urbaine continue qui grignote ma colonne vertébrale dès que j'y pense ou que je ferme les yeux. Les klaxons, cris, bris de verre, même joyeux. Me faire la malle aussi, des écrans permanents, de la circulation, des

contrariétés, des humeurs difficiles, de la pollution, des petites choses qui se font frustration si vite et si fort, tout cet ensemble qu'est devenu ma vie nue à Paris.

Je gagne la table du petit-déjeuner. Une jeune fille est assise, qui hoche la tête au rythme de ses pensées qui déroulent à plein tube, ou de la musique qui coule dans ses oreilles peut-être, s'épanche, se déverse à terre mais pas sur mes pieds.

Rogette m'accueille de son immense sourire de sphinx. Je m'assois vite, sans faire d'histoire et pas trop de bruit, le poids du corps emporté par ce qui résonne dans ma tête. Dissiper la tonalité sourde avec du café, allez, y croire, allez, prendre son temps. J'ai dû fermer les yeux longtemps, ou même dormir, je ne sais pas. Quand je les ouvre, la jeune fille est partie, laissant sur la table un flyer pour un séminaire de yoga entre femmes.

Rogette, ou un courant d'air, a déposé devant moi un petit-déjeuner royal. J'ai honte, je n'ai même pas remercié, et je n'ai pas faim, pas assez pour tout finir en tout cas, faire honneur.

C'est somptueux.

Être touché par cette attention me creuse un peu l'appétit, je crois. Je verse de la cafetière fumante et flairant le café italien typique, dans ma tasse en émail ébréché. J'avale le breuvage d'une unique longue gorgée, brûlante, délicieuse, reconstituante. Je sens mes fondations s'ébranler d'un même beau mouvement. Je me sens mieux. Ce qui se passe dans ma tête résonne moins, d'un violent coup sec. Je souris. J'ai les muscles endoloris, ça fait longtemps. C'est bon. Ça fait du bien. Je suis, resitué de l'intérieur, restauré un instant.

Le reste est affolant.

Il y a une miche de pain brun énorme, ferme et alvéolée. Elle est à moitié coupée, découpée sur le côté avec volonté. Des tranches sont là aussi, qui ont été grillées avec soin et expertise, dorées, parfumées, mais sans ébauche de combustion. Du miel de printemps, crémeux, jaune fondant, est proposé, du beurre demi-sel aussi ; pourquoi choisir, pourquoi résister ? De la confiture de rhubarbe, forcément maison, juxta de la gelée de figue et une compotée de fraises des bois à la menthe poivrée et au citron. C'est un spectacle formidable à regarder, rassasiant. Il y a des fruits frais et des fruits entiers, comme on préfère, des pêches plates, des poires, du raisin. Puis aussi, du yaourt grec entier, gras, vanillé.

Je peux rester là éternellement, je crois, à siroter le café, en y versant de temps en temps une larme de lait. Prendre un grain de raisin, le tourner, le retourner, longtemps. Émietter le pain, en recouper, manger à la petite cuillère du miel, en rajouter dans mon café, écouter mes cheveux pousser, réfléchir, prendre le temps de ne pas réfléchir, regarder par la fenêtre, poser ma tête contre le bois dur et plein de noeuds de la longue table à manger.

Rogette s'y pose en silence, un crochet dans les mains, qu'elle n'utilise pas. Non, à la place, elle consigne des choses dans un petit carnet, avec un crayon à papier, des pensées, une liste, des remarques en passant, quelques passages de poème ? Ou alors elle me dessine ?

Je ferme les yeux. J'entends le coucou dans le fond de la pièce, garde les paupières baissées, bien, dans la chaleur flottante de l'endroit, le grésillement de la radio diffusant un jazz qui coule sur moi.

Un tousotement.

La jeune fille est revenue récupérer son flyer, l'air gêné, je ne sais pas pourquoi. Je souris, elle aussi, Rogette de même. Nous sommes dimanche.

Enfin je me lève, ébranlant le poids quasiment gravé dans le large banc de bois, pour aller à la fenêtre, écartant légèrement le rideau. Une lumière blanche absolument éblouissante éclate mes pupilles sans prévenir.

Et je reste là, stupéfait de ce qui se déroule sous mes yeux.

Des rubans, des bandeaux même, de marcheurs, défilent devant moi.

Ils se rassemblent en une file plus épaisse, qui avance, en continu, avance. Dans le sable, contre le vent, vers la mer surtout, vers cette renaissance, cet horizon éternel, inchangé, complètement bouleversé à chaque instant. La ligne avance, comme absorbée par ce vortex.

Tous avancent, une musique hypnotisante se dégage presque, je récupère mon tournis.

Je demande à Rogette ce qu'il en est.

Personne ne sait ce qu'ils viennent faire. Ce sont les habitants du village et d'à côté. Chaque année c'est pareil, c'est pas bien embêtant, puis on finit par s'habituer. Le pèlerinage recommence toujours de la même façon, se termine pareil. C'est amusant. Je dis pèlerinage, car la colonne s'élance vers la mer, s'y baigne, parfois pas, puis chacun rentre, une salicorne à la main, contemplant quand ils sont là, les moutons qui viennent en troupeau. Un temps j'étais devant, à guider, sans savoir non plus pourquoi j'étais là, je gambadais, je gambadais. Puis la bergère a fatigué. Tous les bergers un jour, finissent par fatiguer.

La file s'avance vers l'écume, pas ralentie par le sable humide. Ses rangs grossissent à vue d'oeil, des enfants jouent de part et d'autre de ce rassemblement. À droite du groupe, sur le côté, je vois un petit enfant, hilare et émerveillé, caresser un agneau.